

—En passant par la cour des écuries et des remises, et par l'escalier de service.

I.IV

—Et, reprit mademoiselle Amanda, personne n'en saura rien ?

—Personne, répondit la servante. Quand madame veut-elle voir notre blessé ?

—Nous nous entendrons à ce sujet, fit la jeune femme en mettant un louis dans la main de Madeline.

—Faudra-t-il dire à monsieur Duchemin que madame désire lui parler ?

—Je vous recommande au contraire de garder à cet égard le plus grand secret.

—Bien, madame.

—Vous me préviendrez quand je pourrai, sans inconvénient pour le blessé, faire ma visite.

—Je tiendrai madame au courant.

—C'est convenu. Laissez-moi m'habiller, et allez mettre mon couvert, je vous suis.

Madeline quitta la villa des Mûriers. Mademoiselle Amanda fit une toilette rapide et se rendit à l'hôtel. La maîtresse du logis la questionna sur sa santé avec toute l'apparence du plus vif intérêt, puis elle ajouta :

—Monsieur le baron nous a quittés. Revendra-t-il bientôt ?

—Peut-être ses affaires le retarderont-elles, répliqua l'essayeuse de madame Augustine, il m'écrit sans doute.

Amanda se mit à table, ne tient aucun compte des prescriptions du docteur Richard, mangea de bon appétit, et, vers neuf heures, accompagnée de Madeline, reprit le chemin de la villa des Mûriers.

.

La lettre écrite par l'essayeuse à sa patronne, madame Augustine, et mise à la poste par Ovide, était courte mais bien tournée. Amanda demandait un surcroît de permission et se basait sur la nécessité impérieuse de n'abandonner point sa parente gravement malade. Madame Augustine fut touchée des bons sentiments de son essayeuse et répondit courrier pour courrier en accordant l'autorisation demandée. Elle venait d'envoyer sa lettre à la poste, quand on la prévint que mademoiselle Harmant l'attendait au salon, où elle se rendit aussitôt. Là elle fut surprise du changement survenu dans l'apparence de sa cliente. Mary semblait revenir à la santé. Ses joues étaient moins creuses, ses regards moins fiévreux, les taches rouges de ses pommettes moins visibles.

—Vous venez me gronder, n'est-ce pas, mademoiselle ? fit la tailleuse

—Pourquoi donc ?

—Parce que je ne vous ai point encore livré les costumes que vous m'avez commandés. Mais je réclame une circonstance atténuante. Vous avez, paraît-il, refusé de les essayer. J'en ai conclu que vous n'étiez point pressée.

—En effet, je me souviens, fit Mary. J'étais souffrante lorsqu'on est venu. Je ne pensais plus à ces costumes. Voici les beaux temps. Je n'en ai que faire. Ils me serviront l'année prochaine.

—Ils ne seront plus à la mode.

—Eh ! bien, je les donnerai à ma femme de chambre. Occupons-nous de ce qui m'amène. Je viens choisir des étoffes et des façons.

—Pour toilettes de sortie ?

—Pour toilettes de réception, toilettes de bal et toilette de mariée.

—De mariée, répéta madame Augustine. Est-ce que j'aurai l'honneur de faire votre robe de mariage ?

—Cela se pourrait, répondit la jeune fille en souriant ; la chose est décidée en principe, mais rien n'est encore fixé quant à l'époque. Une décision brusque pouvant être prise d'un moment à l'autre, je ne veux point avoir à m'occuper de ses apprêts la veille du grand jour, et, comme vous le voyez, je me mets en avance.

—Je suis tout à vos ordres. Seulement, je n'aurai point cette fois l'ouvrière qui travaille habituellement pour vous. Elle est très souffrante, la pauvre enfant.

Mary fronça les sourcils et répliqua d'une voix sèche :

—Eh ! bien ! vous en avez d'autres. Montrez-moi, je vous prie, des étoffes.

Madame Augustine regarda la jeune fille avec surprise et lui demanda vivement :

—Est-ce que Lucie aurait le malheur de vous déplaire ou de vous froisser, mademoiselle ; je n'avais, jusqu'à présent, reçu que des éloges à son sujet.

—Je n'accuse point mademoiselle Lucie, je ne me plains pas d'elle. Je désire seulement qu'à l'avenir elle ne travaille plus pour moi et qu'elle ne remette jamais les pieds à l'hôtel de mon père.

—Mais, pourquoi ?

—Parce que je le veux, et cela doit suffire, ce me semble ? fit Mary d'un ton hautain.

—Il m'est impossible de me contenter de ces paroles, mademoiselle. Vous faites naître dans mon esprit des soupçons sur une enfant qui possédait toute ma confiance et qui a été blessée dangereusement à mon service ? Vous avez un grief à articuler contre elle, cela saute aux yeux. J'ai le droit et le devoir d'insister pour connaître ce grief. Si Lucie est indigne de mon amitié, je la lui retirerai.

—Je n'ai rien à vous répondre.

—Au moment où Mary prononçait ces mots, la portière du salon se souleva et Lucie, pâle comme une morte et se soutenant à peine, parut sur le seuil.

—Quand on commet une infamie, mademoiselle, dit-elle d'une voix étranglée par l'émotion, on a du moins le courage de la commettre tout entière.

Mary eut un frémissement de rage.

—Lucie, Lucie, s'écria madame Augustine toute tremblante

—Oh ! pardonnez-moi, madame, répondit l'ouvrière : j'étais là, derrière cette portière. J'attendais pour entrer que vous fussiez seule. Le hasard m'a permis d'entendre les paroles prononcées par mademoiselle, et l'indignation ne m'a pas laissée maîtresse de moi. On m'insultait, on parlait de moi dans des termes qui pouvaient me déconsidérer auprès de vous, me faire perdre votre confiance et votre amitié qui me sont si précieuses, m'ôter jusqu'aux moyens de gagner ma vie, on touchait à mon honneur de jeune fille. Pouvais-je ne pas me défendre ? Je suis entrée. Me voici ! Priez mademoiselle Harmant de vous dire en ma présence pourquoi elle ne veut pas qu'à l'avenir je remette les pieds chez elle ! Qu'elle achève son œuvre de calomnie si elle l'ose ! J'attends !

—Madame, fit Mary en s'adressant à la tailleuse, vous me laissez insulter chez vous.

—Je vous prie de vous expliquer, interrompit Lucie. Est-ce une insulte, cela ? Voyons, mademoiselle, avez-vous donc oublié qu'il y a huit jours à peine vous avez bien voulu venir au quai Bourbon et avez gravi en suppliante les six étages de la pauvre petite ouvrière que vous dédaigniez tant aujourd'hui ?

—Assez ! commanda Mary.

—Vous m'écoutez. Je veux me justifier, entendez-vous, je le veux !

—Je n'en entendrai du moins pas davantage, fit Mary en s'élançant vers la porte.

La fiancée de Lucien Labroue lui barra le passage.

—Lucie, Lucie balbutia de nouveau madame Augustine épouvantée.

—Je veux me justifier, madame ! répéta la jeune fille ! C'est mon droit ! A vous de savoir ensuite ce que vous aurez à faire. Mademoiselle Harmant ne se souvient-elle plus qu'il y a huit jours elle était à mes genoux, me suppliant de me sacrifier pour elle, m'offrant de l'argent, une grosse somme, trois cent mille francs, si je consentais à m'éloigner de Paris. Et savez-vous pourquoi tout cela ? C'est que je suis sa rivale ! Elle aime l'homme que j'aime et dont j'étais aimée ! Voilà l'unique cause de sa haine contre moi ! Demandez-lui si ce n'est pas vrai !

Mary, en proie à un accès de fureur indescriptible, mettait en pièces son mouchoir et ses gants. Lucie poursuivit :

—Elle est jalouse, et la jalousie la pousse à cette action odieuse et lâche qui se nomme la calomnie ! Allons, mademoiselle, nous voici face à face. Si j'ai menti, démentez-moi ! Vous aimez Lucien Labroue. Vous voulez l'avoir à tout prix. Ne pouvant le conquérir, vous l'achèterez. Vous le payerez de toute votre fortune, et vous me laissez parce que vous savez bien qu'en achetant son nom vous ne pouvez acheter son cœur. Est-ce vrai ? S'il y a autre chose, accusez-moi ! J'attends !

—Tremblez que je ne parle ! fit Mary dont les lèvres étaient devenues blanches et dont les yeux lançaient des éclairs sinistres.

—Non, je ne tremble pas et je vous défie.

—Vous voulez que je parle et vous me défiez !

—Oui.

—Eh bien ! ne vous en prenez qu'à vous de toute la honte et de tout le malheur qui vont vous accabler.

I.V

—La honte ? le malheur ? répéta la jeune fille écoutant comme dans un rêve.

Vous ignorez que je sais votre nom, dit Mary.

—Mon nom, c'est LUCIE. Je portais le numéro 9 à l'hospice des Enfants-Trouvés, où j'ai été placée à l'âge d'un an par ma nourrice. Vous faites allusion au nom de ma mère. C'est une infamie de plus ! Ma mère a été flétrie par une condamnation. Que vous importe à vous ? Est-ce que vous avez le droit de l'insulter et d'insulter son enfant innocente ? Est-ce que vous avez le droit de ternir ma réputation par la calomnie ? Je m'appelle Lucie Fortier. La justice, abusé peut-être, a condamné ma mère. Eh bien après ? Suis-je coupable, moi ? Pourquoi vous faites-vous mon accusatrice ? Nous sommes en présence l'une de l'autre, mademoiselle. Vous êtes riche et je suis pauvre. Vous portez un nom sans tache. Je porte un nom flétri. Eh bien, si humble que soit mon rôle, je le préfère au vôtre, car le vôtre est odieux !

—Madame, s'écria Mary en s'adressant à madame Augustine, ou vous chasserez à l'instant cette fille, ou je croirai que vous m'insultez comme elle. Sa mère a été condamnée pour vol, pour incendie, pour assassinat. Bon sang ne peut mentir ! Je redoutais les instincts de sa race, et tel est le motif qui me faisait vous déclarer tout à l'heure que je ne voulais plus la voir. J'avais peur.

—Mademoiselle Lucie, dit madame Augustine d'une voix sèche, vous passerez à la caisse pour y toucher ce qui vous est dû. A partir de ce jour vous cessez d'appartenir à ma maison.

Lucie devint livide.

—Ainsi, vous me chassez ! balbutia t-elle d'une voix étranglée.

—Vos services me deviennent inutiles.

Mary eut un sourire de triomphe. La fille de Jeanne Fortier vit ce sourire.

—Ah ! vous vous réjouissez, n'est-ce pas ? reprit-elle en regardant fixement son ennemie. Non contente de me prendre, de me voler celui que j'aimais, non contente de me briser le cœur, vous me faites chasser ! Après avoir détruit mon repos, ma joie, vous m'enlevez mon pain ! Partout où je me présenterai à cette heure, on me demandera où j'ai travaillé. Je nommerai madame Augustine... et madame Augustine, questionnée, répondra : Ne prenez point cette fille, sa mère a été condamnée pour vol, pour incendie, pour assassinat !

—Lucie ? murmura la grande couturière émue.

—Ah ! madame, reprit l'ouvrière en éclatant en sanglots, vous avez été cruelle pour moi qui ne le méritais pas. Mais

je vous pardonne. Je vous pardonne de tout mon cœur. Quand à vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Mary, Dieu se chargera de vous punir !

Et, après avoir prononcé ces paroles, elle sortit. Mademoiselle Harmant, restée seule avec madame Augustine, reprit aussitôt tout son aplomb.

—Ma parole d'honneur cette fille est folle ! fit-elle d'un ton dédaigneux. Elle m'accuse de lui avoir enlevé l'homme qu'elle aimait. Est-ce que cet homme, Lucien Labroue, pouvait aimer la fille de Jeanne Fortier qui a tué son père ?

—Que dites-vous là, mademoiselle ? s'écria la tailleuse stupéfaite.

—La vérité, madame. Mais c'est assez nous occuper de cette Lucie. Il est heureux, pour la bonne renommée de votre maison, qu'elle ait entendu ce que je disais et qu'elle soit entrée. Vous savez désormais, par ses propres aveux, à quoi vous en tenir sur son compte. Maintenant, voyons les étoffes que je vous demandais tout à l'heure.

Tandis que se passaient dans le salon de madame Augustine les faits que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, Georges Darier, portant une serviette d'avocat bourrée de dossiers, sortait de sa maison et descendait d'un pas rapide la rue Bonaparte. Il paraissait fort affairé et, en arrivant au quai, il se dirigea vers la station des voitures. Aucun fiacre ne s'y trouvait en ce moment. Georges regarda sa montre. Elle indiquait neuf heures dix minutes.

—Il faut pourtant que je prenne l'express de dix heures, quinze, murmura-t-il.

Et prenant sa course, il se mit en quête d'une autre station mieux fournie. Tout en s'éloignant Georges ne s'aperçut pas qu'une enveloppe volumineuse, renfermant des papiers, venait de s'échapper de sa serviette et de tomber derrière lui, sur le trottoir de l'Institut. A cette heure relativement matinale, il passe peu de monde en cet endroit. Personne ne remarqua la perte que le jeune avocat venait de faire, et par conséquent ne put lui donner l'éveil à ce sujet.

Jeanne Fortier, la porteuse de pain, débouchant de la rue de Seine et traversant la voûte de l'Institut qui conduit au quai, venait d'apparaître. Au moment où elle descendait du trottoir et s'engageait sur la chaussée, le paquet perdu par le jeune avocat frappa ses regards. Elle se pencha et le ramassa. C'était, nous le savons, une enveloppe épaisse. Sur cette enveloppe Jeanne lut ces mots :

« Monsieur Georges Darier. »

—Georges Darier, se dit-elle, n'est-ce point le nom de l'ami de monsieur Lucien Labroue. C'est lui, certainement, qui a perdu cela.

L'enveloppe n'était point cachetée. Jeanne, sans relâcher sa marche en examina le contenu. Il y avait des notes, des feuilles de papier timbré, et la grosse d'un jugement.

—Voilà des pièces qui me paraissent sérieuses, poursuivit l'évadée de Clermont en replaçant les papiers dans l'enveloppe. Son adresse n'est pas sur l'enveloppe, mais elle sera facile à trouver, et je lui reporterai cela.

Jeanne plaça ce petit paquet sur sa poitrine, puis elle regagna le quai Bourbon. Ce matin-là, au moment où elle portait le pain à Lucie, la jeune fille lui avait dit qu'après avoir déjeuné elle irait à l'atelier. En conséquence, elle ne fut nullement surprise de ne la point trouver chez elle. Jeanne fit son ménage en l'attendant. Lucie ne rentra que vers onze heures. Nous savons en quel état était la pauvre enfant en sortant de chez madame Augustine.

Emportée par l'indignation, par la colère, elle avait cédé à un mouvement d'irrésistible violence bien facile à comprendre. Un désespoir immense s'était emparé de son âme. Tout se réunissait pour l'accabler ; autour d'elle tout s'effondrait. Elle revint à pied, lentement, se traînant à peine, prise plus que jamais du dégoût de la vie.

—Je n'avais d'autre ressource que le travail, pensait la malheureuse enfant, et le travail va me manquer ! Bientôt, dans tous les ateliers, on saura que je suis la fille d'une femme condamnée pour assassinat, et devant moi toutes les portes se fermeront.

Quand Lucie atteignit le quai Bourbon elle était épuisée. Elle ne pleurait pas ; une lueur étrange brillait au fond de ses yeux secs ; une fièvre ardente brûlait son sang. Jeanne Fortier l'entendit rentrer et s'empressa de venir la rejoindre dans sa mansarde. En voyant le visage décomposé de sa fille et l'expression d'affolement empreinte sur ses traits, la porteuse de pain comprit qu'il venait de se produire quelque chose d'anormal.

—Mon Dieu ! mon enfant, que s'est-il passé demanda-t-elle prise d'un tremblement soudain. Vous semblez bien émue.

—Ah ! c'est le dernier coup, maman Lison ! balbutia Lucie. C'est celui qui tue !

—Parlez ! dit-elle. Parlez vite ! Que vous a-t-on fait ?

—J'ai été chassée.

—Chassée ! répéta l'évadée de Clermont en joignant les mains.

—Oui.

—Par qui ?

—Par madame Augustine ; chassée comme une misérable, comme une indigne ! Je suis sans travail ! Après tant de souffrances, de tortures, je vais être sans pain. Je vous le dis, maman Lison, il ne me reste plus qu'à mourir.

—Je vous entends, s'écria-t-elle, mais je ne vous comprends pas. Pourquoi votre patronne vous aurait-elle chassée ?

—Pourquoi ! répliqua Lucie, dont les sanglots éclatèrent avec une violence convulsive. Parce que je suis la fille de Jeanne Fortier !

—Qui donc lui a révélé cela ? fit-elle d'une voix sifflante, sans même avoir la conscience qu'elle parlait haut.

—Qui ? ne devinez-vous pas ? Mon ennemie. La fille de l'homme qui a fouillé dans le passé de ma mère pour m'arracher celui que j'aimais. La fille de Paul Harman, le millionnaire !